

- Je souhaite distinguer le spirituel, du culturel et du religieux:

Le « spirituel » a le sens le plus large. L'être humain est spirituel parce qu'il a une triple conscience : de soi, des autres et de la mort. Quand la maladie arrive elle touche cette conscience de soi. Le malade se trouve ainsi « hors-je » ! Cette conscience *de soi* est continuellement à travailler comme question existentielle. La conscience *de l'autre* conduit à reconnaître l'autre de la même chair que moi (la « mêmeté ») et à la fois comme toujours autre. La conscience *de la mort* est aussi fondamentale en l'homme. Tout cela relève du spirituel et ces questions spirituelles n'auront jamais de réponse définitive.

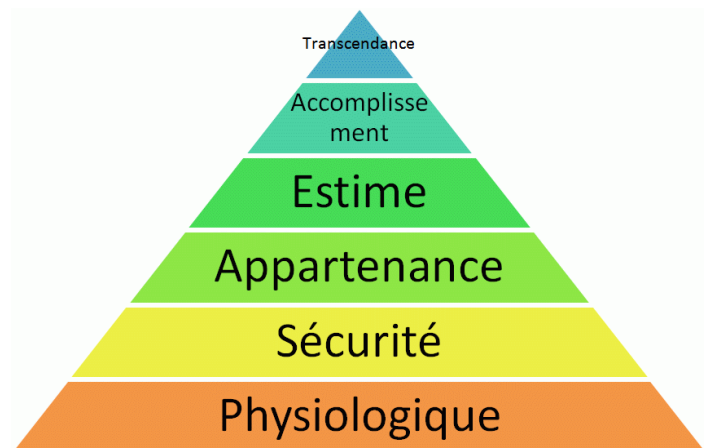
Le « culturel » : Nous sommes tous issus d'une culture. La manière de gérer le corps, la mort, de parler de la maladie se vit dans un patrimoine culturel... La culture ne demande aucune adhésion. C'est une réalité qui nous colle à la peau.

Le « religieux » est une certaine manière de gérer les questions spirituelles. Le religieux est une manière particulière, dans un culturel particulier, de vivre les questions spirituelles. Nos réponses religieuses sont des "viateurs", des nourritures sur le chemin.

1) Qu'est donc l'homme pour que tu penses à lui ? (Ps 8)

Prenons la mesure de l'originalité de l'anthropologie biblique : les hébreux croient en un Dieu qui croit en l'homme (alors que dans les religions grecques, les dieux jouent avec les hommes!). Ce qui est étonnant, c'est la détermination biblique de mettre l'homme, non pas au centre du monde, mais au centre de la préoccupation de Dieu. L'anthropologie grecque n'est pas la même que l'anthropologie biblique. Chez les grecs, l'âme est prisonnière dans le corps et n'aspire qu'à une seule chose : le quitter. On nous a beaucoup formatés à cette conception dualiste du corps et de l'âme. On disait « j'ai un corps » et souvent « j'ai un corps à soumettre aux puissances de l'esprit » et non « je suis mon corps » ! Le corps a été vu trop souvent ainsi comme un objet, quelque chose dont on disait beaucoup de mal. Le travail par exemple était mal vu dans l'antiquité grecque. Il a fallu Saint Benoît et les bénédictins pour le remettre comme valeur.

Cette conception grecque a été jusqu'à inspirer la « pyramide de Maslow » avec les couches des besoins de l'homme, les besoins somatiques en dessous, puis relationnels, puis spirituels... Est-ce si hiérarchique ? Les questions spirituelles ne sont-elles pas aussi les questions fondamentales, les questions de base de l'être humain ? Comment d'ailleurs parler de « besoins » spirituels ? Quand il y a « besoin », on prévoit des « traitements » ! Le besoin cherche à être assouvi. Mais si je m'interroge sur le sens de mon existence (question spirituelle), y a-t-il un traitement à donner ? Il n'y a pas de réponse définitive à la question « qu'est-ce que je fais sur cette terre ? ». J'ai juste besoin que quelqu'un entende ma question... La pyramide de Maslow met le spirituel en haut et en plus le place en termes de besoin. Or, l'enjeu de la démarche spirituelle est de rester dans le questionnement. La foi ne vient pas résoudre ces questions. Jésus répond si souvent à des questions par des questions. La foi n'est pas un placebo...



La tradition biblique insiste, elle, fortement, pour dire que Dieu crée le corps, qu'il le crée comme un temple. Elle manifeste combien la durée de vie de ce corps est signe de bénédiction. Le corps est le lieu même qui me parle de Dieu. Ce corps est habité par le souffle de Dieu... et ce souffle n'est pas une âme, mais la Vie, c'est-à-dire la présence de Dieu en nous. (Jn. 10, 10 : *Je suis venu pour qu'ils aient la vie et l'aient en abondance*). L'anthropologie biblique ne cesse de dire que c'est la vie qui est première, cette vie dans ce corps est l'expression la plus belle de la création de Dieu. L'homme est créé pour le bonheur. Jamais Dieu ne s'est repenti d'avoir créé l'homme. Et pourtant cet homme est

affronté à tellement de blessures et de malheurs. Il lui faut se battre... Job est celui qui est reconnu par Dieu parce qu'il ose poser des questions, alors que les amis de Job qui ont des réponses toutes faites, ne sont pas présentés comme modèles à suivre ! L'être humain vit un appel au bonheur et l'affrontement au malheur. Ce malheur, comment vais-je le vivre ? Comment éviter qu'il me mène au pire, c'est-à-dire à baisser les bras, à oublier le souffle de vie en moi. Baisser les bras, dans la Bible s'appelle « le péché ». Etymologiquement, « pécher », veut dire « manquer la cible, », ne pas répondre à ce que Dieu attend de moi (et il attend que je me batte !). Si le peuple juif continue d'exister, c'est justement qu'il n'a jamais baissé les bras, y compris après Auschwitz. L'enjeu est continuellement ce combat pour la vie, cette confiance en Dieu. Nous connaissons bien le psaume 22 : « *Le Seigneur est mon berger... il me fait revivre...* ». Cette image du bon berger, Jésus la reprend à son compte (Jn 10). Il vient comme celui qui inscrit la mission de Dieu dans ce souci de l'autre, et donc dans ce souci du corps de l'autre !

2) Jésus vient nous délier, nous délivrer (cf. Jn. 11 : « *déliez-le* »)

Le Salut est de faire que ce qui nous enfermait ne soit plus. Nous nous enfermons. Les autres nous enferment. Des attitudes du Christ sont « déliantes ! »

21. La compassion. Dans « compassion » », il y a « pâtir ». Le samaritain n'est pas con/descendant (j'ai pitié), mais com/patissant. Il est « pris aux entrailles », là où l'être humain donne la vie. Dieu en Jésus Christ est pris aux entrailles. Le Christ nous montre ainsi qu'on ne peut pas laisser son frère en une situation de mort ! « *Suis-je le gardien de mon frère ?* » dit Caïn à Dieu qui l'interroge. Être le gardien de son frère, c'est avoir vis-à-vis de l'autre cette compassion, à la manière de Jésus qui va jusqu'au bout de la passion de Dieu pour l'homme. La croix ne se comprend que dans cette logique.

22. L'appel à la liberté. La passion de Dieu appelle la réponse de l'homme : "*que veux-tu que je fasse pour toi ?*" "*Veux-tu guérir ?*" (Jn 5). L'appel de Jésus est un appel à se « relever » (mot qui évoque la résurrection), mais « *en portant son grabat* ». Ce n'est pas pareil d'être écroulé sur sa maladie ou de la vivre en la portant. L'irruption de Dieu n'enlève pas le grabat, mais le soin de Dieu nous remet debout avec nos grabats. On comprend alors la phrase du Christ au paralytique : Si tu ne prends pas ta vie en mains, si tu baisses les bras, « si tu pêches », il t'arrivera pire encore.



23. La confiance. C'est le mot le plus important pour parler de foi. Souvent nous pensons à la foi comme contenu. Mais la foi dont Jésus parle dans l'Évangile, n'est pas une question de contenu, mais d'attitude, de démarche. Il s'agit de sortir de la méfiance ou de la défiance. C'est « voyant » (et non « entendant ») leur foi que Jésus a accueilli le paralytique de Capharnaüm que les quatre porteurs descendent devant lui... Évangéliser, c'est faire en sorte que notre foi soit « vue » avant d'être « entendue ». Il faut parfois un long chemin pour rétablir la confiance. Nous sommes vecteurs de confiance. Des gens que l'Église avait cassés redécouvrent un chemin de confiance grâce à nous. Il n'y a pas de relations s'il n'y a pas de confiance. A Nazareth, Jésus n'a pu rien faire...à cause de leur manque de foi...

24. Signifier la présence de Dieu (du Royaume). Le Christ ne se contente pas de faire du bien. Il inscrit ce bien dans les prophéties (par ex. Is 35, 5). Il y va du mystère du Royaume (qui s'est fait proche) quand des sourds entendent, des aveugles voient, des sourds entendent...

3. L'enjeu du soin

31. L'épreuve de la maladie. La maladie n'est pas seulement maladie du corps, mais de la personne. Elle remet en valeur la question existentielle. Une maladie est toujours une crise existentielle. Toute maladie laisse des traces comme toute épreuve de l'existence, et notre corps en a plus de mémoire que notre mémoire. Tout le monde est blessé. Les questions existentielles sont là, et la maladie les ravive !

Quand il y a perte d'image de soi, il y a là quelque chose de très dur à vivre sur le plan existentiel. Cette épreuve de la maladie dit l'enjeu du soin. Il y a un organe qui ne va pas bien, mais il y a plus : il y a quelqu'un qui est blessé dans son humanité, et avec lui, sa famille...

32. La relation de soin : la relation de soin doit aller avec le soin de la relation ! Le soin (à ne pas confondre avec « les soins ») est une attitude, d'où l'importance du consentement au soin (que veux-tu que je fasse pour toi ? ». Cela suppose la confiance. Le « soin » est toujours un acte trans-individuel (cf. Bernadette de Lourdes : « Elle me regardait comme une personne regarde une autre personne »). Dans la quête d'autonomie, il faut accepter l'hétéronomie. L'hétéronomie c'est donner de l'importance à l'autre. Souvent les gens donnent trop d'importance aux soignants, font trop de transferts sur eux... L'attente du soigné est parfois violence vis-à-vis du soignant. Il y a des transferts devant lesquels il faut rester lucide. Cette relation de soin n'est pas simple. Il faut la soigner !

33. Le corps à corps. C'est la place du « toucher », de « se laisser toucher » ! Jésus, dans l'Evangile vit ce corps à corps (salive sur les yeux, imposition des mains, onction, ...). Quand j'accompagne quelqu'un, je suis embarqué dans ce corps à corps.

34. « C'est par ses blessures que nous sommes guéris ». Nous sommes guéris par les blessures de Dieu. C'est par la vulnérabilité de Dieu que réellement nous sommes sauvés. Il faut travailler cette question de la rencontre des vulnérabilités, les nôtres et celles de Dieu ! Le soin est au cœur du mystère pascal.

4. Ouvertures

Attention au dualisme des soins qui négligerait le « prendre soin ». Ce « prendre soin » je ne pourrai pas l'instituer dans des règles ou des protocoles. Il sera toujours une initiative personnelle. C'est le fait de poser la question du sens qui dit mon humanité, mais en posant cette question, je m'interdis de rester dans le non-sens, dans l'absurde. On risque toujours de confondre le spirituel et la psychologie. Lorsque j'entre dans une relation de soin, je dois me dire toujours qu'il y a quelque chose de l'ordre du mystère.

Nous sommes appelés à accompagner la crise spirituelle qui est crise existentielle. Dans un premier temps on pense que cette crise est une parenthèse, mais dans un deuxième temps il faut accepter qu'elle ne soit pas parenthèse, qu'il faut découvrir que demain ne sera plus comme hier. Le troisième temps est alors de « porter le grabat », de faire avec ! Chacune des étapes prend du temps...Mais ce n'est jamais l'autre qui résoudra mes questions spirituelles.



Jean-Marie ONFRAY

Ce texte est rendu disponible grâce aux notes prises par Armand ATHIAS relues et corrigées par Jean-Marie ONFRAY